

MON CUL SUR LA COMMODE

Ces cinq mots, subtilement mis en exergue par un procédé éditorial classique appelé « titre », furent, dans ce même ordre, les cinq premiers qui sortirent de la bouche d'Yves-Noël Téflon lorsque son patron, le respectable Daniel Perdrix, lui signifia l'absolue nécessité pour lui de trimer la nuit entière comme un forcené sur le dossier Sodex Pro. Une sensation innommable, mélange d'étonnement, de rage et de consternation, déforma les traits déjà peu harmonieux du président-directeur général de Step Com qui n'en crut pas ses oreilles.

Comment Yves-Noël, cet employé modèle, obscur, terne et soumis, à qui il n'avait rien eu à reprocher en quinze ans de labeur docile dans sa boutique, avait-il pu se laisser aller à une telle dérive verbale ? Daniel Perdrix avait dû mal entendre, ou être victime d'une hallucination auditive annonçant un A.V.C. — il avait lu ça dans une revue médicale feuilletée dans la salle d'attente d'un dentiste adipeux qui avait piqué sa pile de magazine des années quatre-vingts à un psy en fin de course qui était devenu missionnaire au Cambodge.

— Pardon ? lui demanda-t-il pour l'encourager à répéter distinctement la phrase.

— Je vous emmerde, Monsieur Perdrix, je vous chie dans les bottes avec véhémence.

— Vous avez perdu la raison, Téflon ?

— Tu fais des rimes, ducon ?

— Téflon, vous êtes ivre ?

— Certainement pas, Monsieur. J'affirme seulement que vous êtes une truffe, une tache, un abruti et pour ainsi dire un trou-du-cul. Vous me dégoûtez, et ce depuis la première fois où je vous aie vu. Je vous hais, je vous exècre, je vous conchie, je déteste votre air supérieur, j'abomine votre incompetence manifeste, je maudis chaque jour votre existence pathétique, je méprise vos manières, je vomis vos costumes et je conspue votre attitude générale, en conséquence de quoi j'espère que vous crèverez bientôt et dans d'atroces souffrances tout comme le triste amas de dégénérés congénitaux constituant le cercle purulent d'indigence de votre famille et de vos amis.

Perdrix resta stupéfait. Un ange passa. Yves-Noël demeura inflexible.

— Téflon, vous êtes licencié pour faute grave. Inutile de passer à la compta, vous recevrez sous peu le restant de vos honoraires. Et estimez-vous heureux que je ne vous vire pas moi-même à coups de pied dans le cul.

Yves-Noël sortit du bureau du patron. Il ne tremblait pas. Il ne suait pas. Pourtant il tremblait et suait toujours quand il parlait au patron. Qu'est-ce qui s'était passé ? Il venait

d'insulter salement le boss. Il l'avait viré. Faute grave. Plus de boulot. Qu'est-ce qu'il allait faire ? Qu'est-ce qui lui avait pris de dire ça ? Il n'en avait aucune idée. Il n'avait pas pu dire toutes ces horreurs. Il pensa faire demi-tour et aller s'excuser. Il ressentit des picotements dans les doigts. Il ne savait plus vraiment ce qu'il lui avait dit. Merde. C'était trop tard. Il avança. Des couloirs. Les escaliers. L'air frais. Dehors. Deux de ses collègues parmi les plus stupides et les mieux payés fumaient une clope sur le trottoir en devisant du dernier album de Madonna quand ils l'aperçurent.

— Eh, Téflon, t'as pas l'air dans ton assiette ! l'interpella Didier Truchard, le beauf du boss qui trouvait toujours des idées moisies pour les spots de pub (c'est ainsi que le slogan d'une campagne du Ministère de la Santé à 300 000 € pour la prise en charge des trisomiques était devenu « T'es triso, c'est bath ! »).

— Le patron m'a viré.

— Pourquoi ? demanda son acolyte Hervé Bidot, trésorier syndiqué collectionnant les fèves qui songeait sérieusement à se reconvertir dans l'apiculture.

— Parce que je lui ai dit qu'il était con.

— C'est moche.

— Non, c'est vrai. D'ailleurs vous aussi vous en tenez une sacrée couche. Vous êtes même cons comme des valoches sans poignées. J'ignore s'il est humainement possible de déblatérer plus de banalités affligeantes à la minute que vous. Non seulement vous êtes cons mais en plus vous êtes laids, fourbes et lâches. On devriez vous crever les yeux avec des fourchettes et vous balancer dans des terriers de fourmis géantes mangeuses d'hommes.

— Qu'est-ce qui te prends, Téflon ? Tu veux te battre ?! répondit Truchard en bombant le torse et en rentrant le bide.

— Certes non. Je réproouve à taper dans un tas de merde, question d'hygiène.

— Quoi ?

— T'es sourd en plus d'être con ? T'es con comme un âne mort, Truchard, t'es même encore plus con que ta fille qu'est à moitié naine et à moitié débile.

— Elle est juste un peu retardée, c'est une histoire d'hormones !

— Faire moins d'un mètre et pas savoir parler ni marcher à dix ans, sûr que c'est pas une rapide, commenta Hervé en prenant une taffe.

— Toi, ta gueule ! beugla Truchard. C'est pas de sa faute si elle a les jambes tordues !

— Vous êtes moches comme des poux, vous êtes la honte de cette boîte de chiotte, surenchérit Yves-Noël. Avec un peu de bol un enfoiré d’islamiste ira se viander en avion dans cet immeuble pourri et vous y passerez tous ! C’est tout ce que vous méritez !

— Tu vas trop loin, Téflon !

— Et toi, Truchard, tu ferais mieux d’aller dans un mur, de t’y balancer la gueule la première avec ta mongolienne qui tient même pas sur ses pattes !

A ces mots insultants, le sang de Didier Truchard ne fit qu’un tour : il se jeta sur Yves-Noël et le roua maladroitement de coups imprécis en moulinant des bras, comme se battrait une attardée mentale aux jambes tordues dans une cour de récréation. L’employé récemment licencié cogna en retour sur ses deux collègues indifféremment, Hervé tentant tant bien que mal de protéger son visage et son reste de clope, la dernière du paquet. Dans la minute qui suivit, la police arriva, incarnée par deux hommes, un petit gros, la soixantaine dégarnie, et un grand maigre ressemblant à Pierre Richard jeune sous Tranxène.

— Qu’est ce qui se passe ici ? Quel est l’individu à interpeller ?

— Espèce de connards, vous avez rien de mieux à foutre que de venir emmerder des honnêtes citoyens qui se tapent un peu sur la gueule pour évacuer leur trop plein d’énergie ? Nous, les cadres, on se défoule comment ? Les prolo ils ont la chasse, la pétanque, le rugby, le foot, mais nous ? Qu’est-ce qu’il nous reste ? Vous préférez qu’on se foute en l’air, c’est ça ?

— Vos papiers, Monsieur.

— Pourquoi tu veux mes papiers, j’suis blanc, vas plutôt emmerder les négros là-bas, ils ont pas l’air net.

— Avez-vous consommé de l’alcool, Monsieur ?

— J’ai l’air d’un pochetron ?

— De la drogue peut-être ?

— Mais oui, c’est ça, j’suis un junkie notoire ! Et toi, pauv’con, tu carbures à quoi ? Ricard, gros rouge, Rapido, Quinté ?

— Calmez-vous ou je vais devoir vous mettre les menottes.

— C’est ça, mets-moi le menottes, c’est ton fantasme, non, les menottes ? Pas très original quand on est flic, en plus je parie que ta femme est pas d’accord, à moins que ça soit une grosse salope, ta femme ! Puis en tant que flic, les putes doivent te faire des prix, non ? Quoi que vu ta gueule, même avec une ristourne, ça doit faire encore cher.

Yves-Noël Téflon n’eut pas le temps d’en dire plus : comme dans un film de Bud Spencer et Terence Hill, il fut menotté par le gros et assommé par le maigre d’un bon coup de

matraque sur le crâne — puis on le tasa sans relâche (mais dans le respect de la personne humaine) jusqu'à ce que du sang lui coule des oreilles.

A son réveil, quatorze heures plus tard, dans une cellule de dégrisement du commissariat le plus proche, un schizophrène épileptique était en train de lui lécher le bras :

— Mais putain, t'es qui ?! sursauta Téflon effrayé.

— Pourquoi tu parles, ma grosse glace à la vanille ? lui répondit le type avant de se jeter la tête la première contre le mur couvert de crasse.

— Allez, l'agité du bocal, sors de là, ton avocat est arrivé ! dit un flic bedonnant à l'adresse de Téflon.

Sans qu'il réalise ce qui se passait, Yves-Noël fut sorti manu militari de sa cellule et conduit jusqu'au palais de justice adjacent accompagné de deux poulets déjà bourrés à la Kro à dix heures du mat' et de Gilbert Pétard, son avocaillon commis d'office qu'on devinait à peine majeur. En chemin, le jeune zouave expliqua tout à son client :

— Monsieur Téflon, je n'irai pas par quatre chemins, vous êtes dans une sacrée merde : insultes et rébellion sur la personne d'agents des forces de l'ordre, violence en réunion et nuisance sonore du 3^e type, ça sent pas bon pour vous...

— On fait quoi ? On va où ?

— Vous allez être jugé en comparution immédiate, Monsieur Téflon, essayez de bien vous tenir et d'éviter les égarements verbaux, quant à moi je ferai mon possible pour vous éviter la prison ferme.

— Ben ferme-la toi aussi, morveux, répondit Yves-Noël, hébété et agacé à la fois.

Au tribunal, il dut attendre comme un con sur une petite chaise le temps qu'un consommateur occasionnel de haschich prenne de la prison ferme, qu'un squatteur récidiviste prenne de la prison ferme, qu'un type ayant téléchargé l'intégrale de « Deux flics à Miami » illégalement prenne de la prison ferme, qu'un autre (son frère) qui avait fumé dans un bar prenne de la prison ferme et qu'un pauvre vieux ecchymosé qui s'était salement fait tabasser par les keufs prenne de la prison ferme pour rébellion aggravée.

— Ouh là, elle est pas commode, celle-là, va pas falloir chier dans la colle, reconnut Pétard en rajustant le sien (de col).

En effet, l'honorable juge Micheline Bobine en avait une drôle (de bobine) : ressemblant à une version vaguement féminine d'Emile Louis, elle était en outre aussi

attentionnée envers les prévenus que l'était le sympathique paysan bourru avec les débiles de l'Yonne. Yves-Noël en avait déjà sa claque et aurait voulu être chez lui.

— Affaire suivante ! tonna-t-elle de sa voix puissante à faire passer Pavarotti pour un castrat. Monsieur Téflon, vous êtes accusé par deux policiers d'avoir...

— Madame la juge, je souhaiterais intervenir, dit alors Gilbert Pétard. J'ai ici le procès-verbal relatif à cette affaire, or il est daté du 10 novembre 2119, ce qui est manifestement impossible.

— Montrez voir, dit Micheline en mettant ses lunettes.

— En conséquence de quoi, je demande l'annulation de la procédure pour vice de forme.

— Effectivement. Les charges sont donc abandonnées, admit-elle avec regret. Affaire suivante !

Alors que Pétard, fier de son coup, se retournait vers son client pour bénéficier de remerciements mérités, Yves-Noël Téflon, sans raison aucune, se leva et dit soudain :

— Madame la juge, je souhaiterais intervenir.

— Allez-y, Monsieur Téflon.

— Vous êtes une fieffée connasse, un débris puant, une loque bien dégueulasse, une véritable fosse sceptique ambulante tant vos propos ineptes et vos décisions indécentes vous rendent comparable à un énorme étron faisant le mariol dans une vieille robe de chambre. Vous êtes le pitoyable et foireux rouage d'un système plus inique et corrompu qu'un arbitre roumain sous Ceausescu, en conséquence de quoi je vomis sur votre justice.

— Pardon, Monsieur Téflon, pardon ?! Venez me redire ça de plus près !

Sans se démonter, Yves-Noël s'avança calmement de la juge Bobine, s'enfonça deux doigts dans la gorge et lui gerba dessus.

Deux heures plus tard, Yves-Noël était libre mais avait écopé d'un an de prison avec sursis, d'une mise à l'épreuve de six mois, du port obligatoire d'un bracelet électronique aux testicules et d'une amende de 50 000 € qu'il n'avait absolument pas les moyens de payer pour « injures à magistrat dans l'exercice de ses fonctions » : en somme, la journée commençait bien. Errant dans les rues froides de Paris, Yves-Noël se sentait patraque, barbouillé et ne se reconnaissait plus ; c'est comme s'il était possédé et qu'un esprit démoniaque, pervers et coprolalique au dernier degré, parlait à travers lui. Lui qui n'avait jamais dit un mot plus haut que l'autre en quarante-cinq ans d'une vie irréprochable — c'est-à-dire d'une vie de chiotte

—, il ne comprenait pas comment il avait pu tenir de tels propos. Tout ça était bien mystérieux : en passant la main gauche dans ses rares cheveux et en cherchant de la droite une clope dans sa poche, Yves-Noël eut la surprise de découvrir une lettre que sa femme Odette lui avait dit d'envoyer la veille. L'enveloppe contenait de très rares pin's érotiques de collection pour le cousin Jean-Jacques, qui en serait sûrement ravi ; en attendant, ça le faisait drôlement chier de faire la queue à la Poste pour envoyer cette merde. Au point où il en était (et n'ayant plus de boulot), Yves-Noël jugea qu'il pouvait bien s'acquitter de cette tâche dare-dare — c'est ainsi qu'il se retrouva dans une grande salle bondée remplie de gens stupides mettant vingt minutes chacun à envoyer un putain de colis.

Au bout d'une heure et quart, son tour était enfin arrivé. Yves-Noël était sur le point d'accéder au guichet quand une vieille obèse visiblement hostile lui barra la route :

— Vous êtes bien gentil de laisser passer une handicapée, dit la femme en tapant avec sa canne sur sa jambe droite de laquelle émana un net son métallique.

— Dégage, salope ! répondit Téflon tout à trac.

— Malotru ! Quelle honte ! Laissez-la passer, enfin ! dit le guichetier.

— On t'a sonné, pine de babouin ! s'énerva Yves-Noël.

— Laissez-moi à la fin, j'ai un recommandé à envoyer, rajouta la vieille en lui passant devant.

C'en était trop : Yves-Noël péta définitivement les plombs et lui mit un bourre-pif sous les regards scandalisés de la clientèle puis s'acharna sur elle à grands coups de latte.

— C'est moi qui vais t'envoyer en recommandé, morue ! hurla Yves-Noël.

Il déchira la lettre pour le cousin Jean-Jacques, s'empara des pin's de cul qu'elle contenait et les enfonça violemment dans le front ridé de l'ancêtre à terre comme s'il s'agissait de timbres sanglants à 0,56 €. Il y eut des cris horrifiés et deux évanouissements quand Yves-Noël, pris d'une rage frénétique, arracha la jambe artificielle de l'octogénaire et la fit tourner autour de sa tête : il l'attrapa à deux mains telle une batte de base-ball et se mit à dérouiller les clients qui protestaient, avant de s'en servir pour cogner encore la grosse et attaquer la paroi en Plexiglas du guichet. Au quatrième impact, la paroi céda. Yves-Noël, fou de haine, sauta sur le comptoir et menaça l'employé de sa guibole en ferraille en braillant :

— Mort aux rats !

Impressionné, le paisible guichetier en tomba de sa chaise à roulettes et prit la fuite par la porte de derrière, ce qui énerva encore plus Yves-Noël qui le poursuivit dans la rue. L'homme désarmé, dépassé par une situation peu commune pour quelqu'un travaillant à la

Poste à mi-temps, parvint à atteindre sa voiture et chercha à démarrer : à peine s'était-il rendu compte qu'il avait oublié ses clés de bagnole dans la poche de sa veste qu'Yves-Noël, plus effrayant que Jack Nicholson dans *Shining*, bondit sur le capot de la misérable Volvo achetée d'occasion à un Arabe borgne en 1988 :

— Papa arrive ! cria-t-il en frappant de toutes ses forces dans le pare-brise avec la prothèse.

En deux minutes environ, toutes les vitres de la voiture avaient volé en éclats et le guichetier, recroquevillé sous le volant, craignait sérieusement pour sa vie.

— Oui, bonjour, je suis au 12 rue Pinochet, envoyez vite quelqu'un, un fou furieux est en train de casser la voiture d'un type, je crois qu'il va le tuer...

En entendant ces mots, Yves-Noël s'arrêta net : il se retourna et vit une brave mère de famille en chandail qui ramenait ses deux marmots de l'école primaire en train d'appeler la police.

— Raccroche, pétasse ! lui conseilla-t-il gentiment en brandissant la jambe en fer.

La mégère tenta de prendre la fuite avec ses affreux mômes de sept ou huit ans mais Yves-Noël semblait habité d'une force nouvelle — en quelques enjambées félines, il la rattrapa et fit voler son portable d'un revers de la prothèse digne d'un Roger Federer de maison de retraite.

— Elle va où, Maman Balance ? dit-il d'un ton inquiétant.

— Pitié, laissez-moi, j'ai deux enfants !

— Plus pour longtemps ! répondit-il avec un rictus démoniaque.

Ni une ni deux, Yves-Noël lâcha sa prothèse, empoigna les deux drôles par le paletot et les balança dans une benne à ordures dont il referma le couvercle, qu'il poussa ensuite vigoureusement dans la rue Pinochet en pente.

— Kevin, Lindsay, noooooooooooooon ! gémit la mère pendant qu'Yves-Noël récupérait la jambe de la mort qui serait désormais son arme de prédilection.

La suite ne fut pas belle à voir, plus tragique qu'un cliffhanger de « Plus belle la vie » et à peu près aussi gore qu'un congrès du Modem en Seine-et-Marne : la benne à ordures dévala la rue de ce bon vieux Augusto, passa avec succès deux croisements, doubla trois cyclistes et deux motos puis percuta de plein fouet une poussette tenu par un métrosexuel rabougri du bulbe qui voulait se la jouer père modèle. Ejecté du landau son nourrisson boursoufflé — qu'il avait eu le mauvais goût d'appeler Enzo comme le fils de Zidane — fut happé à six mètres de hauteur par l'hélice à moteur d'un panneau publicitaire géant pour un

déodorant anti-odeurs, qui le répandit en steak haché casher de manière fort salissante sur une vingtaine de mètres environ. La benne à ordures contenant les deux gniards en pleurs arriva au carrefour où un trente-deux tonnes la détruisit littéralement en traînant les tripes des marmots massacrés jusqu'à l'autoroute comme si de rien n'était. Quant au guichetier, il était parti à pied dans la direction opposé.

Yves-Noël, lui, avait un peu faim. Il jugea qu'il était grand temps de rentrer chez lui et prit donc le chemin de sa baraque délabrée en location, persuadé que sa femme Odette et ses enfants avaient dû se faire du mauvais sang en ne le voyant pas rentrer la veille. Dix minutes après, quand il arriva, il eut le déplaisir de constater qu'il n'en était rien.

— Ben quoi, t'as pas pris le pain ? fut la première chose que lui dit Odette, qui ne paraissait pas plus désireuse de savoir où il avait dormi que la raison le poussant à se trimballer avec une guibole en ferraille.

— J'ai faim, y'a quoi à manger ? demanda Thibaut, son fils de quatorze qui venait lui aussi de rentrer car il bouffait tous les midis à la maison parce qu'il qualifiait d'« abusée » la nourriture de la cantine sans s'imaginer que personne (c'est-à-dire Yves-Noël) n'avait envie de se taper sa sale gueule tous les midis.

— Maman, maman, Minouche elle est encore malade, dit Elodie, six ans, en tenant dans ses bras l'immonde sac à puces familial, un chaton puant qui tremblait depuis des semaines comme Jean-Paul II sur ses vieux jours.

Il n'y eut pas un regard pour Yves-Noël, pas une question ne lui fut posée, comme si l'on ne s'était rendu compte de rien, que son absence n'avait eu absolument aucune incidence sur la vie de ces gougnaftiers intégraux, profiteurs du quotidien qui dilapidaient aux quatre vents l'argent péniblement amassé par le chef de famille (même s'il s'était fait virer et qu'Odette, avec ses conseils de voyance par téléphone, se faisait facile deux fois plus de fric que lui).

— Vous voulez pas savoir où j'étais ?

— Pas à la boulangerie, en tout cas, répondit sa femme.

— J'étais en taule. Je me suis fait licencier. Et je dois payer 50 000 €.

— A qui ? T'as encore paumé au PMU ?

— A une juge, je lui ai vomi dessus.

— Bah, dégoue ! fit Thibaud en envoyant un SMS sur son portable dont le hors-forfait mensuel taquinait le PIB par habitant du Togo.

— Qu'est-ce qui t'a pris, t'es devenu fou ou quoi ? renchérit Odette en le regardant avec des yeux de merlan frit.

— Minouche, elle est malade, répéta Elodie.

Ce nom grotesque de « Minouche », que sa gamine ânonnait à longueur de journée de son irritante voix fluette d'insupportable petite idiote, tétanisa Yves-Noël Téflon. Il se raidit un instant, sentit une bouffée de fureur irrépressible l'envahir et attrapa le chaton par la peau du cou :

— Mon cul sur la commode ! J'veis la guérir, Minouche, tu vas voir !

Yves-Noël, incapable de se maîtriser, ouvrit le tiroir du bas et se saisit d'un sécateur avec lequel il coupa net les pattes et la queue de l'innocent petit chat, puis il brancha le mixeur, l'enfourna dedans la gueule la première et appuya très fort sur le couvercle, mettant en marche l'appareil qui réduisit vite Minouche en une bouillie brunâtre et pâteuse.

— T'es dingue, ma parole ? dit Odette stupéfaite.

— Minouche, Minouche, pleurnicha sa gamine.

— Délire, il a trop craqué son slip, le vioque ! rigola son gamin en le filmant au portable.

Yves-Noël attrapa le téléphone d'un geste vif et le jeta à son tour dans le mixeur qui se chargea de le broyer en partie jusqu'à ce que le récipient en verre explose, renversant sur le sol un chat mixé mélangé à de la tripaille électronique.

— Putain mon portable, va ièche, sale bâtard !

— C'est moi que tu traites de bâtard, sac à merde ?! demanda par pure rhétorique Yves-Noël avant d'estourbir son propre fils d'un coup de prothèse dans les dents.

— Yves, tu me fais peur ! dit Odette en attrapant un couteau de cuisine. De toute façon c'est fini tous les deux, ça fait longtemps que je voulais te le dire, je te quitte !

— Pourquoi, t'as quelqu'un ?

— Non, enfin si, Régis, le voisin.

— Le dépressif ?

— Il est pas vraiment dépressif, juste suicidaire chronique, il a envie de se pendre quand il fait mauvais temps les jours fériés, mais là ça devrait aller, on annonce du redoux pour le 11 novembre. Je pars aujourd'hui, d'ailleurs c'est son anniversaire.

— A Régis ?

— Ben oui, à Régis.

Yves-Noël, mû par des forces supérieures qui nous dépassent tous, se dirigea vers le tiroir du haut et choppa une bougie : d'un pas décidé, sa prothèse sous le bras, il alla sur le seuil de la maison d'à côté (suivi par sa femme qui craignait qu'il ne tabasse son amant), chia devant la porte de Régis et planta dans son bronze la petite bougie qu'il alluma au briquet. Après ce morceau de bravoure scatologique, Yves-Noël abandonna définitivement sa famille, sans violence superflue, tel le grand seigneur qu'il était.

Sans boulot, sans famille et bientôt sans fric, Yves-Noël traversait sans aucun doute une mauvaise passe, mais il n'excluait pas de se refaire très prochainement dans un casino de la Riviera ; en attendant, il lui semblait nécessaire d'aller au plus vite dans un bar pour se saouler la gueule au pastis comme tout bon Français. A sa grande stupéfaction, Yves-Noël ne put cependant pas se déplacer dans les rues à sa guise : sur deux cents mètres, une gigantesque procession de tronches de cadavre, de locus plus pâles que des bidets bouchés et d'enfants égrotesques comme des rescapés d'Auschwitz lui barrait le passage. En lisant leurs pancartes, il comprit qu'il s'agissait d'une manifestation du M.L.F. (Mouvement des Leucémiques de France) à travers lequel les parents de malades cherchaient à attirer l'attention des pouvoirs publics histoire de soutirer un peu d'oseille à l'Etat.

« Manquerait plus qu'on file de la thune à ces crevards, ce serait aussi con que d'acheter une Playstation 3 à un petit cancéreux, il aurait pas le temps d'en profiter, on rentabiliserait pas la console et ce serait encore du fric foutu en l'air. Tant pis pour eux si leur gosse est tout pourri, ils ont qu'à s'acheter un chien à la place », pensa Yves-Noël en se frayant un passage dans la masse de petits leucémiques suppliants qu'il dégomma sans vergogne avec sa prothèse métallique qui faisait décidément des ravages.

Après cet exercice divertissant, Yves-Noël pétait le feu, mais point de bar en vue ; sa belle humeur se dissipa au bout d'une demi-heure, quand il eut le malheur de passer à proximité de la place de la Tourte. Un vaste rassemblement œcuménique y avait été organisé afin d'exprimer la solidarité totale de la communauté aux parents du petit Rachid qu'on avait retrouvé quelques jours auparavant la gueule au fond d'un canal dans lequel il était resté huit jours. Des familles de baltringues, une tripotée de cassos, des vieux qui n'avaient rien de mieux à foutre, quelques élus à la noix comme Eric Raoult et un nombre considérable de connards de ratichons, d'enfoirés d'imams et d'ordures de rabbins avaient fait le déplacement pour débiter des conneries à la chaîne, trimballer des banderoles avec des fautes d'orthographe, laisser des mots pathétiques, des bouquets de fleurs en plastique et des bougies parfumées près de la maison de la petite victime. Une telle mise en scène avait de quoi donner

envie de rendre ses intestins, et ce d'autant plus qu'Yves-Noël Téflon se revendiquait d'un athéisme mou depuis des années — cette fois néanmoins, il ne put se contenir.

Montant sur la petite estrade improvisée pour rendre hommage au même noyé, il s'approcha du micro à brûle-pourpoint et livra à tous son point de vue :

— Arrêtez de faire la gueule à la fin, faut voir le bon côté des choses, votre gamin a passé une semaine au fond d'un canal, il a pulvérisé le record d'apnée du petit Grégory, c'est quand même pas rien, puis pour une fois qu'un Arabe fait une performance en natation, vous auriez tort de vous plaindre !

Il va sans dire que ces propos déclenchèrent un tollé dans l'assemblée : on arracha le micro des mains d'Yves-Noël et se mit à le traquer avec des bouts de bois, notre héros, n'écoulant que son courage, parvenant malgré tout à s'en sortir à peu près indemne en assommant quelques curés avec sa jambe tout en vomissant des insultes telles que « loustics dégénérés » ou « anus de rat ».

Le reste de l'après-midi fut paisible, voire triviale : trouvant enfin un PMU, Yves-Noël paria sur quelques canassons qui se firent tous disqualifiés parce qu'ils couraient en biais comme des vaches folles, se pinta avec des beaufs et partit à la nuit tombée, zigzaguant comme un canasson disqualifié et sans vraiment savoir où aller. L'âme mélancolique, son errance rendue incertaine par un éthylisme permettant à son haleine d'enflammer un alcootest du premier coup, Yves-Noël traîna dans le quartier de la Défense, où se nichait, au cœur des buildings anonymes, l'immeuble familial de sa boîte dont il n'était plus salarié depuis la veille. En plein milieu de la route, sa prothèse en pogne et les bras en croix, il sentit des larmes lui monter aux yeux quand un choc violent l'épala sur la chaussée. Il venait d'être percuté de plein fouet par un tocard merdeux à scooter qui roulait sans casque pour ne pas porter atteinte à l'intégrité de sa fantasque chevelure blonde de jeune lion fougueux.

— Putain, l'embrouille ! dit le mecton en tentant de prendre la fuite.

C'était sans compter les réflexes aiguisés d'Yves-Noël, qui tendit sa jambe artificielle en travers de la tronche du fuyard qui se vianda. Remis sur ses cannes, Yves-Noël contempla le zig à terre qui avait failli le tuer :

— Ca va chier grave pour toi, gros connard, moi je suis Jean Sarkozy, pauv' trou-du-cul, tu vas faire de la taule pour m'avoir frappé, c'est moi qui te le dis !

— Ta gueule, tas de morve ! répondit Yves-Noël qui, encore sonné, se rendait à peine compte qu'il était aux prises avec le célèbre cancre bling-bling qui venait tout juste de sortir

d'une réunion du conseil d'administration de l'EPAD où il avait passé son temps à jouer à la PSP.

— Mon père il va te niquer ta race, ducon !

— La ferme, paltoquet, faquin, butor, pet foireux, vomissure d'âne ! s'excita Yves-Noël pendant qu'il cognait en cadence le fils Sarkozy qui tentait de se barrer lâchement en rampant tel un bousier.

Dans un sursaut d'orgueil, le petit Jeannot se tourna alors vers lui pour le menacer :

— Mon père c'est le Président d'abord !

— Ben transmets-lui ça de ma part ! rétorqua Yves-Noël en envoyant un terrible coup de guibole en fer dans les gencives du mari Darty qui tomba illico dans les pommes, deux molaires en moins.

Yves-Noël avait beaucoup bu durant toute l'après-midi, et fit donc ce que n'importe qui aurait fait dans une telle situation : il descendit sa braguette et urina sur le fils du chef de l'Etat en sifflotant au clair de lune. Sa vessie soulagée, il baguenauda dans la nuit sur un ou deux kilomètres et s'en alla pioncer sous un carton, dans une ruelle.

A son réveil, il faisait encore nuit : en voulant voir l'heure qu'il était, Yves-Noël se rendit compte qu'on lui avait tiré sa montre, ainsi que sa veste, son portefeuille et ses clés — le clodo qui l'avait dépouillé ne lui ayant laissé que sa jambe artificielle, qui n'était d'ailleurs pas vraiment à lui mais passons. Il aperçut sous un réverbère une bande de jeunes types baraqués qui taillaient le bout de gras ; un peu myope, Yves-Noël s'avança innocemment vers eux pour leur demander l'heure.

— Pardon mais est-ce que vous...

— T'es un flic en civil, connard ? lui dit un black en sortant un calibre 7.65.

— C'est qui c't'enflure ? demanda son interlocuteur qui tenait deux pains de coke.

— Putain, j'sais pas qui t'es mais j'vais t'fumer, bâtard ! dit le black.

— Et moi je t'encule avec de la sciure, bamboula, répondit Yves-Noël.

— Quoi ?! Putain mais t'es trop un guedin, toi !

— Ouais, vas-y, fume-le, ce fils de pute !

— Je vous encule tous avec de l'engrais et de la harissa, ramassis d'attardés, je vous rie au nez et je vous pisse au cul tous autant que vous êtes !

— Attends, t'es qui au juste ? dit soudain le chef de la bande, une armoire à glace avec un maillot des Bulls, des Puma dorées et un dentier en diamant.

— Je m'appelle Yves-Noël Téflon. Et toi ?

— Moi c'est Hamidou, mais tout le monde m'appelle Doudou, j'suis le boss ici, ça c'est mon clan, mes soces, hein, t'es dans notre territoire, t'as des couilles, gros, j'veux que tu devienne mon nouveau bras droit, l'ancien est sur un projet de film avec Elie Chouraqui et Christophe Rocancourt, tu vas le remplacer.

Yves-Noël Téflon devint ainsi l'homme de main, le trésorier et l'ami d'un dealer notoire, braqueur de banque de formation, pilleur de tombes occasionnel et proxénète d'enfants handicapés à ses heures perdues. En l'espace de quelques mois, il se fit respecter des gangsters du tout Paris, gagnant son surnom de « Trois-Jambes » en raison de la guibolle en ferraille qu'il gardait en permanence avec lui et avec laquelle il infligea quelques sévères corrections. Tout se passait impec et Yves-Noël avait enfin trouvé un job sympa, bien rémunéré et enrichissant d'un point de vue personnel où ses montées d'agressivité et de violence sèche constituaient un indiscutable atout et non un cruel handicap.

La vie était belle en région parisienne, même si la prothèse en métal commençait à rouiller car il la lavait souvent à l'eau de Javel pour essuyer les traces de sang ; les choses se compliquèrent au début du mois d'avril quand Yves-Noël remarqua qu'il était moins grossier qu'à l'habitude. Les jurons, les brimades et les tabassages devenaient pour lui moins naturels, moins évidents ; peu à peu, ses collègues doutèrent de lui, et le pire arriva lorsque Sylvain, l'ancien bras droit de Doudou le dealer, se pointa la gueule enfarinée.

— Salut Doudou, tranquille, ça va ?

— Ben qu'est-ce qui t'arrive, t'as fini ton film ?

— Laisse tomber, la galère.

— J'm'en doutais, c'est Rocancourt qui vous a piqué votre fric.

— Non, c'est Chouraqui, l'enculé ! Il nous a bien arnaqués, à tous les coups il est en train d'arroser de coke des strip-teaseuses à Bethléem !

— C'est moche, gros. Tu veux revenir taffer avec nous ?

— Ouais, ça m'arrangerait.

— En fait j'ai déjà un trésorier. Vas-y, « Trois-Jambes », ramène-toi !

Yves-Noël arriva timidement, tel un gniard craignant qu'on ne lui tape sur les doigts.

— Oui, c'est pour quoi ?

— Bon, j'suis revenu, lui dit Sylvain, maintenant tu dégages, blaireau !

— D'accord. Merci, au revoir, répondit Yves-Noël d'une voix douce.

C'est ainsi que le redoutable « Trois-Jambes » quitta le grand banditisme par la petite porte sous les lazzis des loubards, en oubliant sur place la prothèse mortelle qui en avait traumatisé plus d'un. Que se passait-il ? Par un phénomène exactement inverse que celui qui s'était produit dans le bureau du gros Perdrix, sa soumission mielleuse et administrative avait repris le dessus sur son insensé débauche d'agressivité — le renvoyant quasiment au point de départ. Yves-Noël, qui avait connu la gloire, le respect des puissants et les filles faciles, dû se rendre à l'évidence : c'était foutu, c'était la lose, et il n'en voulait à personne, avait envie de caresser un chaton et de manger des gaufrettes.

L'insoutenable était atteint : de retour chez lui (il n'y avait plus remis les pieds depuis six mois et le massacre de Minouche), il eut la désagréable surprise de constater que non seulement Odette et les gosses n'étaient plus là, mais que la bicoque était squattée par des réfugiés afghans qui jouaient aux fléchettes et faisaient rôtir un mouton à la broche dans son salon. Yves-Noël n'eut pas la force de crier ni de se battre : il partit comme un malheureux, sans dire un mot, et alla chez le voisin Régis (devant la porte duquel il avait déféqué jadis dans un moment d'égarement) pour voir si Odette y était. Il voulut frapper mais la porte était entrouverte : à l'intérieur, point d'Odette — une lettre sur la table de la cuisine laissait entendre qu'elle était partie avec les gosses chez sa mère —, et point de Régis. Yves-Noël s'avança à pas feutrés jusqu'à la chambre, où il découvrit ce con de Régis pendu au plafond comme un vulgaire saucisson ou un employé d'Orange au bout du rouleau. Le nazebroque s'était attaché à l'abat-jour avec le fil de sa corde à linge, psychologiquement dévasté par un 8 mai particulièrement pluvieux cette année.

En retournant dans le salon, Yves-Noël constata que Régis avait le câble et pas mal de jeux PC, puis fit un tour à la cuisine où les réserves de Bolino étaient conséquentes : il serait ici comme un coq en pattes.

Quelques mois plus tard, dans le quartier de la Défense, la situation n'était guère plus brillante pour ses anciens collègues :

— Nul, zéro, de la merde, mon petit Truchard, votre travail vaut vraiment que dalle, encore moins d'intérêt qu'une sex tape de Mimie Mathy, s'enflamma Daniel Perdrix, le boss de la Step Com, devant l'assemblée des employés et le conseil d'administration.

— Je sais, c'est pas top, mais ma fille a eu des complications le mois dernier, on a dû lui faire d'urgence un trou dans la gorge pour qu'elle respire et un autre dans le crâne pour faire ressortir l'air, du coup j'ai pris du retard sur les dossiers et...

— Suffit, Truchard ! Que vous soyez marié à ma fille n’excuse pas tout ! A vrai dire, j’en viens même à regretter le suicide de votre collègue Bidot le semestre dernier : il était con comme un poney afghan mais il bossait mieux que vous, Truchard, on aurait gagné au change si c’était vous qui vous étiez foutu en l’air.

— Mais beau-papa...

— N’essayez pas de me prendre par les sentiments, Truchard ! s’offusqua Perdrix. D’ailleurs, il n’y a qu’une solution pour sauver la boîte : n’ayant pas les moyens de vous licencier, le mieux serait que vous vous suicidiez au plus vite.

— Vous êtes sérieux ?

— Je le crains, Truchard, je le crains. Allez, mon vieux, il n’est jamais trop tard pour bien faire. Ouvrez cette fenêtre, respirez un grand coup et partez dignement, la société ne s’en portera que mieux.

Au premier rang, les actionnaires approuvèrent d’un signe de tête, et au fond les employés restèrent impuissants ; Didier Truchard, qui avait fait son temps et en avait assez de reboucher avec une valve le trou dans le crâne de sa fille quand elle allait à la piscine, se dirigea vers la fenêtre du huitième, celle-là même d’où Hervé Bidot s’était jeté quelques mois auparavant lorsqu’il avait appris l’homosexualité de Benoît Hamon sur Wikipédia.

— Adieu, vie de merde ! s’exclama Truchard d’un ton théâtral en ouvrant la fenêtre. Eh, mais c’est quoi ça ? dit-il en pointant du doigt un avion de ligne volant à basse altitude vers leur immeuble ultra-chic designé par Jean Nouvel sur une serviette en papier tachée de gaspacho un soir de beuverie.

Daniel Perdrix n’eut le temps d’esquisser aucun début de réponse : aux commandes de l’A380 Paris-Rio qui venait d’être détourné depuis quatre minutes, il y avait une vieille connaissance qui en avait gros sur la patate. D’aucuns affirmèrent après coup que le drame était prévisible, dans la mesure où l’on était le 11 septembre 2011 : cependant, il paraissait difficile d’envisager qu’un ancien employé devenu homme de main d’un truand à la petite semaine ait pu sombrer dans le terrorisme aéronautique après un brusque accès de pleurerie.

Cela faisait en effet quatre mois — depuis son éviction du gang de Doudou le dealer — qu’Yves-Noël Téflon, prostré chez son voisin suicidé Régis, s’entraînait à *Flight Simulator* comme un forcené en ruminant sa redoutable vengeance. Non, il ne redeviendrait pas la larve soumise qu’il était avant que tout cela ne commence : il ne pointerait pas au chômage, n’irait pas aux rendez-vous de son conseiller ANPE, ne se ferait pas coincer par les flics pour avoir chouré une boîte de thon dans une épicerie, ne reprendrait pas sa morne vie de connard

lambda. Il était temps d'agir. Tel Thierry Henry et ses copains décérébrés, il était temps de faire preuve d'un peu de panache à la française.

Une poignée de secondes avant que l'Airbus qui avait coûté un fric fou ne rentre dans l'immeuble en provoquant une impressionnante explosion qui causerait sa chute (et la mort d'environ six cent personnes carbonisées, éparpillées ou cardiaques), Yves-Noël Téflon, en serrant la brosse à dents à l'extrémité aiguisée au cutter qui lui avait permis de détourner le zinc, hurla un jouissif et libérateur cri de guerre pour combattre à la fois une société amorphe et bien-pensante et le cynisme généralisé d'un système corrompu :

— MON CUL SUR LA COMMODE !

Puis ils moururent tous et n'eurent fort logiquement aucun enfant (encore que deux mois plus tard une nécrophile ayant copulé avec les bouts d'organes résultant du carnage prétendit être enceinte, mais il s'agissait sans doute d'une originale).

Bonus : échange de courriers électroniques à propos de « Mon cul sur la commode ».

J'accuse !

De: <herbertpatefol@hotmail.fr>

Jeudi 26 Novembre 2009 13h19mn 07s

Monsieur Pétrolette,

Je ne vous salue pas. Moi, Herbert Patefol, tiens à m'insurger avec véhémence contre votre « nouvelle humoristique » absurde et insultante que j'ai lu par un fâcheux hasard après l'avoir malheureusement découverte sur votre site répugnant de bêtise en cherchant une recette de cake au citron. Je ne comprends pas comment vous avez pu publier un tel torchon sans que la honte et le dégoût de vous-mêmes ne vous submergent. Il faut que cela cesse : vos propos dégradants risquent de traumatiser les franges les plus fragiles de la société et de pervertir nos enfants en bas âge. De plus, votre histoire est stupide : rien ne justifie en effet les outrances verbales et la violence froide de votre « héros ». En tant que vice-président adjoint de Familles de France, neuropsychiatre réputé et nouvelliste amateur, je vous exhorte à remplir les conditions suivantes sous peine d'être poursuivi en justice dans les plus brefs délais : ajoutez un paragraphe explicatif à votre nouvelle atterrante d'idiotie crasse et de vulgarité éhontée, dans laquelle il sera expressément fait état que le comportement du « héros » Yves-Noël Téflon est dû à une tumeur cérébrale provoquant un excès hormonal quelconque, seule raison valable pour justifier de tels actes et de tels propos ; publiez dès aujourd'hui sur la page d'accueil de votre site un message d'excuse en bonne et due forme auprès du patronat français, des forces de l'ordre, du syndicat de la magistrature, des représentants des cultes, des associations de seniors, du M.L.F. (Mouvement pour les Leucémiques de France), du gouvernement français et de Jean Nouvel.

Si ces exigences ne sont pas satisfaites, je me réserve le droit d'entamer des procédures pénales afin de vous ramener à la raison et, je l'espère, de vous faire taire. J'en finis là, en vous conjurant à rentrer dans le droit chemin comme un citoyen responsable.

Herbert Patefol (militant des Droits de l'Homme et du Citoyen).

Re: J'accuse !

De: <histoiresatroces@yahoo.fr>

Jeudi 26 Novembre 2009 22h32mn 14s

Je vous encule avec de la sciure.

Nicéphore Pétrolette (artiste engagé).